

LES AVENTURES

DE FLEUR DE LYS

I



u temps des Fées,
un puissant roi
du nord avait été
vaincu à la guer-
re par l'empereur
d'Allemagne, son
voisin. Le vain-
queur fit trans-
porter dans sa
capitale les ri-
chesses les plus
précieuses que
la conquête avait
fait tomber en
son pouvoir. Il
emmena égale-

ment à sa suite les meilleurs soldats du roi détrôné, et

un grand nombre d'habitants qui furent contraints d'abandonner leur patrie et leurs propriétés, pour aller vivre dans les états de leur nouveau maître

Le pauvre roi vaincu n'avait pourtant pas perdu courage. Il réunit les débris de ses sujets, pour former une petite armée, avec laquelle il voulait reconquérir ses trésors ou mourir glorieusement. Avant de se remettre en campagne, il fit publier une ordonnance pour appeler autour de lui tous les seigneurs qui avaient survécu à sa défaite et qui pouvaient encore le servir de leur personne et de leur fortune, si mieux ils n'aimaient lui fournir un de leurs enfants avec un certain nombre d'hommes et de chevaux tout équipés.

Il y avait sur la frontière du royaume un vieux seigneur âgé de quatre-vingts ans, mais si mal partagé des faveurs de la fortune, qu'après avoir possédé beaucoup, il se voyait réduit à la pauvreté, avec trois filles qui lui restaient. Elles avaient tant de raison, qu'elles ne murmuraient pas de leurs disgrâces, et si par hasard elles en parlaient à leur père, c'était plutôt pour le consoler, que pour rien ajouter à ses peines.

Lorsque l'ordonnance du roi parvint aux oreilles du vieillard, il appela ses filles, et les regardant tristement : — Qu'allons-nous faire? leur dit-il. Le roi ordonne à toutes les personnes distinguées de son royaume de se rendre près de lui, pour le servir contre l'empereur, ou il les condamne à une très grosse amende, si elles y manquent. Je ne suis point en état de payer la taxe : voilà de

terribles extrémités, elles renferment ma mort ou notre ruine.

Ses trois filles s'affligèrent avec lui; mais elles ne laissèrent pas de le prier de prendre un peu de courage, parce qu'elles étaient persuadées qu'elles pourraient trouver quelque remède à son affliction.

En effet, le lendemain matin, l'aînée fut trouver son père, qui se promenait tristement dans un verger, dont il prenait lui-même le soin.

— Seigneur, lui dit-elle, je viens vous supplier de me permettre de partir pour l'armée. Je suis d'une taille avantageuse, et assez robuste; je m'habillerai en homme, et je passerai pour votre fils. Si je ne fais pas des actions héroïques, tout au moins je vous épargnerai le voyage ou la taxe, et c'est beaucoup en l'état où nous sommes.

Le comte l'embrassa tendrement, et voulut d'abord s'opposer à un dessein si extraordinaire; mais elle lui dit avec tant de fermeté qu'elle n'envisageait point d'autre expédient, qu'enfin il y consentit.

Son père lui donna des armes, et le meilleur cheval des quatre qui servaient à labourer. Les adieux et les regrets furent tendres de part et d'autre.

Après quelques journées de chemin, elle passa le long d'un pré bordé de haies vives. Elle vit une bergère bien affligée, qui tâchait de retirer un de ses moutons d'un fossé où il était tombé.

— Que faites-vous là, bonne bergère? lui dit-elle.

— Hélas! répliqua la bergère, j'essaie de sauver mon

mouton qui est presque noyé, et je suis si faible que je n'ai pas la force de le retirer.

— Je vous plains, dit-elle. Et sans lui offrir son secours, elle s'éloigna. La bergère aussitôt lui cria :

— Adieu, belle déguisée !

La surprise de notre belle héroïne ne se peut exprimer.

— Comment, dit-elle, est-il possible que je sois si reconnaissable ? Cette vieille bergère m'a vue à peine un moment, et elle sait que je suis travestie : où veux-je donc aller ? Je serai reconnue de tout le monde ; et si je le suis du roi, quelle sera ma honte et sa colère ? Il croira que mon père est un lâche, qu'il n'ose paraître dans les périls.

Après toutes ces réflexions, elle conclut qu'il fallait retourner sur ses pas.

Le comte et ses filles parlaient d'elle, et comptaient les jours de son absence, lorsqu'ils la virent entrer. Elle leur apprit son aventure : le bonhomme lui dit qu'il l'avait bien prévu, que si elle avait voulu le croire, elle ne serait point partie, parce qu'il est impossible qu'on ne connaisse pas une fille déguisée. Toute cette petite famille se trouvait dans un nouvel embarras, ne sachant comment faire, quand la seconde fille vint à son tour trouver le comte.

— Ma sœur, lui dit-elle, n'avait jamais monté à cheval, il n'est point surprenant qu'on l'ait reconnue ; mais si vous me permettez d'aller à sa place, j'ose me promettre que vous en serez content.

Quoi que le vieillard pût lui dire pour combattre son dessein, il n'en put venir à bout : il fallut qu'il consentît

à la voir partir ; elle prit un autre habit, d'autres armes, et un autre cheval.

Ainsi équipée, elle embrassa mille fois son père et ses sœurs, résolue de bien servir le roi ; mais en passant par le même pré où sa sœur avait vu la bergère et le mouton, elle le trouva au fond du fossé, et la bergère occupée à le retirer.

— Malheureuse ! s'écriait-elle, la moitié de mon troupeau a péri de cette manière ; si quelqu'un m'aidait, je pourrais sauver ce pauvre animal ; mais tout le monde me fuit.

— Hé quoi ! bergère, avez-vous si peu de soin de vos moutons, que vous les laissez tous tomber dans l'eau ?

Et sans lui donner d'autre consolation, elle piqua son cheval.

La vieille lui cria de toute sa force :

— Adieu, belle déguisée !

Ce peu de mots n'affligea pas médiocrement notre amazone. — Quelle fatalité ! dit-elle, me voilà aussi reconnue ; ce qui est arrivé à ma sœur m'arrive ; je ne suis pas plus heureuse qu'elle, et ce serait une chose ridicule que j'allasse à l'armée avec un air si efféminé que tout le monde me reconnût. Elle retourna donc sur-le-champ à la maison de son père, fort triste du mauvais succès de son voyage.

Il la reçut tendrement, et la loua d'avoir eu la prudence de revenir ; mais cela n'empêcha pas que le chagrin ne recommençât. Le bon vieillard se désolait en secret, parce qu'il ne voulait pas montrer toute sa douleur à ses filles.

Enfin sa cadette vint le prier, avec les dernières instances, de lui accorder la même grâce qu'à ses sœurs.



— Peut-être, dit-elle, que c'est une présomption d'espérer réussir mieux qu'elles; cependant je ne laisserai pas de tenter l'aventure; et le désir extrême que j'ai de vous soulager dans vos peines, m'inspire un courage extraordinaire.

Le comte l'aimait beaucoup plus que ses deux autres sœurs; elle avait tant de soin de lui, qu'il la regardait comme son unique consolation.

— Voulez-vous me quitter, ma chère fille? lui dit-il. Votre absence me causera la mort; quand il serait vrai que la fortune favorisât votre voyage, et que vous revins-

siez couverte de lauriers, je n'aurais pas le plaisir d'en être témoin: mon âge avancé et votre absence termineront ma vie.

— Non, mon père, lui disait Fleur de Lys (c'est ainsi qu'il l'avait nommée); ne croyez pas que je tarde longtemps: il faudra bien que la guerre finisse; et si je voyais quelque autre moyen de satisfaire aux ordres du roi, je ne le négligerais pas; car j'ose vous dire que si mon éloignement vous cause de la peine, il m'en fait encore plus qu'à vous.

Il consentit enfin à ce qu'elle désirait. Elle se fit faire un habit très simple: ceux de ses sœurs avaient trop coûté, et les finances du pauvre comte n'y pouvaient suffire. Elle fut obligée de prendre un fort mauvais cheval, parce que ses deux sœurs avaient presque estropié les deux autres; mais tout cela ne la découragea point. Elle embrassa son père, reçut sa bénédiction, et après avoir mêlé ses larmes à celles de ses sœurs, elle partit.